

TEMPERATURE

De 8 avril 1904.

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit/Centigrade) and values for different times of day (Matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.).

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles in the next issue: Les Chefs de Piques, Les Cloches, Domino blanc, La Main Passée, La Dentelle, Contraste, poésies, Les Vautours de Paris, Feuilles du Dimanche (suite), Soufflantes, chiffon, L'Actualité, etc., etc.

AUTOUR DE

L'EXPOSITION DE ST-LOUIS.

Les travaux sur les terrains de l'Exposition de St-Louis sont poursuivis avec une activité fébrile, écrit notre correspondant. Dans bien des Sections, dans bien des Palais, l'ordre règne à la perfection...

Les étrangers sont nombreux dans la ville en ce moment; et tous les jours il en arrive de nouveaux. C'est un spectacle intéressant...

Dans la salle des fêtes, l'orgue que l'on entendait tous les jours, est le plus grand qui se soit jamais construit. Ses soufflets sont munis par l'électricité...

Un des nombreux chemins de fer qui sillonnent la ville et aboutissent aux terrains de l'Exposition, pourra transporter 50.000 passagers par jour.

Trois cents Philippins arrivés récemment de l'Archipel, sont déjà installés dans leur campement. Six tribus y sont représentées: les Igorrotes, les Surabais, les Tinganis, les Boutos, les Negritos et les Mangianes.

Le Nevada célébrera le jour qui lui a été consacré, le 20 septembre, avec le plus grand faste. Cinquante artisans français installés déjà leurs étalages; ils travaillent sous la direction de M. J. de Montarnal.

Une carte topographique qui échappera pas à l'appréhension des personnes ayant compétence en la matière, sera celle qui a été tracée par le gouvernement des Etats-Unis par un de ses employés du département de Géologie à Washington; carte dont

la distribution se fera gratuitement sur les terrains de l'Exposition. Elle donnera les dimensions de la ville de St-Louis et de ses environs ainsi que d'autres renseignements d'une très appréciable valeur.

Ceux donc qui ne voyent pas tout d'un oeil indifférent; qui s'intéressent aux évolutions, dans quelque ordre de choses qu'elles produisent, comparèrent la ville d'il y a 60 ans à celle de nos jours, et constateront que le Progrès poursuit son œuvre.

Le Premier Consul avait prévu: en cédant le territoire aux Américains, il savait que le progrès leur serait d'un beau rapport un jour; que la puissance des Etats-Unis en serait considérablement accrue; mais il voulait donner à l'Angleterre une rivale, et l'Amérique convenait à la réalisation de ce vœu.

Est-il de preuve plus concluante que la France n'a pas été indifférente en la circonstance; qu'elle a, au contraire, témoigné un très sympathique intérêt aux Américains et qu'elle contribuera au succès de la grande fête de la Littérature, des Arts, des Sciences, de l'Industrie et du Commerce, fête à laquelle est convié le monde entier. Allons-y tous!

LA CONFERENCE

-DU-

DOCTEUR DIEULAFOY

-SUR-

L'APPENDICITE.

La Société des Amis de l'Université avait demandé au professeur Dieulafoy, de la Faculté de médecine de Paris de faire une conférence dernièrement à la Sorbonne. Le sujet choisi portait comme titre: Nos moyens de défense contre l'appendicite. C'est devant une salle comble que l'éminent clinicien a exposé ses idées sur ce sujet scientifique qui lui est si familier.

M. le docteur Dieulafoy a fait d'abord défilé toute la série des affections que l'on décrivait autrefois sous les noms de colique de misère, passion iliaque, péritonite "à frigore", abcès spontané, etc. Il a ensuite exposé l'appendicite, son anatomie, son développement, son diagnostic, son pronostic, son traitement.

L'appendicite, ce n'est plus seulement l'inflammation de ce petit diverticule, appendu comme un ver de terre à l'extrémité du gros intestin; ce n'est plus simplement une lésion localisée à cet organe creux, qui peut se perforer par extension du mal et déverser son contenu septique dans la cavité du péritoine. Trop longtemps on n'a considéré dans l'appendicite que cette menace de péritonite. Ce n'est là qu'un des côtés, le plus étroit, de la

question. Du foyer infectieux appendiculaire, et sans qu'on puisse prévoir une seule de ses éventualités, peuvent surgir d'une part des complications de desparations à distance (abcès du foie, empyème dit sous-phrénique, pleurésie parité avec fermentation microbienne et dégagement de gaz dans la cavité pleurale, etc.), et d'autre part des lésions d'intoxication générale aiguë ou suraiguë (jaunisse, albuminurie, vomissement du sang comme dans la fièvre des pays chauds).

Et c'est à toutes ces complications qu'on expose le malade quand on laisse refroidir l'appendicite, même lorsqu'on se désole à ce que les chirurgiens appellent "l'expectation armée". Encore une fois, rien ne permet de les prévoir, ces complications. Les améliorations que l'on peut constater dans l'état du malade ne sont souvent que des "calmes trompeurs" pendant lesquelles le mal œuvre une complication qui deviendra mortelle.

Donc, dit le professeur Dieulafoy, opérer, opérer en temps voulu, dès que la maladie est reconnue, et sans attendre le danger de refroidissement, telle est la seule conduite à tenir.

De cette façon on coupe le mal dans sa racine, et l'on met le malade à l'abri de redoutables éventualités. Les statistiques produites par les partisans de l'opération systématiquement "à froid" sont un trompe l'œil. Elles ne tiennent pas compte des cas où des malades, non opérés tout de suite, abandonnés à la "nature médicatrice" en vue du refroidissement, sont morts avant d'arriver à la terre promise.

Opérés à chaud, mais dans les premiers jours de la maladie, et surtout avant le troisième jour, ces malades eussent guéri.

Mais, avant de faire ouvrir un ventre, il faut être sûr de son diagnostic. Et le diagnostic d'appendicite n'est pas toujours chose aisée. Il est d'ailleurs des cas qui d'emblée annoncent à l'opérateur que le professeur Dieulafoy est le premier à déconseiller l'opération, alors parfaitement inutile. Mais lorsqu'il s'agit d'une appendicite franchement aiguë, il n'y a plus à hésiter. La confusion avec les maladies qui peuvent simuler l'appendicite (et en particulier l'entérite typho-colite grippale, membraneuse ou sabonneuse) une fois évitée, il faut agir, pour ne pas donner à la terrible infection toxico-appendiculaire le temps de diffuser un mal qui peut devenir alors irrémédiable.

A Propos de Pétrarque.

L'Italie et la France s'appretent à célébrer, le 20 juillet prochain, le 650 anniversaire de la naissance de Pétrarque, illustre dans le "Journal des Débats". De pareilles fêtes, en 1874, commémorèrent, dans les deux pays, le cinquantième anniversaire de sa mort. En même temps qu'un comité italien convoqua les compatriotes du poète à Arqua, où se trouve son tombeau, un comité français, présidé par MM. de Berluc, Parnassis, Wallon et Mézières, invitait les admirateurs de Pétrarque à le venir louer près des bords de la Sorgue, sous les lauriers de Vaucluse.

M. le chevalier Nigra, alors ministre d'Italie à Paris, fut convié à la fête française où sa place était doublement marquée par

son amour pour la France et pour les lettres. Il prononga en cette circonstance un discours dont l'importance politique ne fut pas moins appréciée que l'élegance littéraire.

"..... Pour moi, dit-il, je dois restreindre mon rôle, dans des limites étroites. Je veux vous dire ce que fut Pétrarque pour le pays qui a eu le bonheur de lui donner le berceau et la tombe. Nous avons été élevés, au delà des Alpes, à l'école de l'adversité. Pendant des siècles, nous avons subi toutes les calamités, toutes les humiliations.

"Que l'on ne s'étonne point si, dans ces derniers temps, l'Italie a fait preuve de beaucoup de sagesse et de sens politique. Nous sommes devenus sages parce que nous avons beaucoup souffert. Eh bien! pendant la durée, plusieurs fois séculaire, de nos malheurs, savez-vous quelle était en Italie la meilleure et, après Dieu, la seule consolation de tous ceux qui souffraient, de tous ceux qui pensaient, de tous ceux qui espéraient? L'Italie a vécu, pensée, espoir, pour des siècles, avec ses grands poètes, ses artistes, ses savants.

"C'est dans "la Divine Comédie" de Dante et dans les chansons de Pétrarque que les générations qui nous ont précédés ont puisé tantôt l'espérance, tantôt l'encouragement, toujours la consolation. Notre patrie à nous, c'étaient alors nos grands écrivains et, parmi ceux-ci, Pétrarque, qui, après Dante, la première place.

"Les nations, comme les individus, ne vivent pas seulement de réalité, elles vivent aussi d'idées et d'imagination. Nos poètes et Pétrarque surtout, à défaut de la réalité absente, nous donnaient, comme précieuse compensation, l'éternel idéal.

"Et maintenant, c'est encore à son poète, couronné au Capitole, que l'Italie doit l'occasion qu'elle saisit avec empressement de vous envoyer par-dessus les Alpes, et la mer ses souhaits de cordiale amitié. Grâce à son souvenir, nous assistons au plus beau des spectacles, celui de voir réunies dans la même pensée deux grandes nations, issues du même sang, nourries des mêmes traditions artistiques et littéraires, faites pour s'entendre, se respecter, s'aimer, et qui ne doivent désormais avoir entre elles d'autres contestations que les luttes pacifiques et fécondes de l'esprit, pareilles à celles qu'elles sentaient en ce moment d'une façon toute courtoise pour revendiquer, chacune pour son compte, à des titres divers mais également légitimes, le génie et l'inspiration d'un grand poète. Car si l'Italie a été assez heureuse pour donner à Pétrarque la naissance, la langue et le tombeau, si elle lui a inspiré ses chants patriotiques, la France a eu le mérite de le garder pendant de longues années dans ce coin privilégié de la Provence, qui fut pour lui une nouvelle patrie; elle est le bonheur de lui inspirer son immortel "Canzoniere" par les charmes de la femme, fortunée entre toutes, qui vit éternellement jeune et belle dans des vers admirables et qui fut le long souvenir de la plus douce des muses.

"Lungo sospir della più dolce musa."

Au lendemain de la cérémonie, l'orateur, chaleureusement applaudi sous les lauriers de Vaucluse, regat d'Italie et de France les plus flatteuses félicitations. Parmi les lettres qui lui parvinrent, il en est une qui fut gardée avec une piété toute particulière.

Elle lui fut adressée par M. Thiers.

Le voici: "Mon cher Monsieur Nigra, "J'ai reçu votre discours et je vous en remercie. Il est plein de tact, de bonne grâce sous le rapport politique, et exquis sous le rapport littéraire; en un mot, il a eu un succès universel. Voulez-vous, lundi à huit heures, venir recevoir nos compliments, en dînant avec deux ou trois amis, vos appréciateurs très compétents, gens de goût et de raison en toutes choses? Le comité sera très limité et très étroit, comme il le fut en été. Dans cette espérance, je vous serre la main cordialement.

"A. THIERS. "Samedi, 25 juillet 1874."

Après la cérémonie de Vaucluse, un banquet eut lieu à Avignon. Le chevalier Nigra y prit encore la parole. Mais, bien que son discours de la veille eût toute vraisemblance, à son exorde, il se défendit de parler français après des orateurs comme MM. Wallon et Mézières. Modestement, il céda la place à l'illustre poète et se borna à lire quelques pages immortelles de Pétrarque.

Médaille Carnot.

A neuf heures ce soir, dans Gibson Hall de l'Université Tulane, aura lieu un débat dont la Médaille Carnot sera le prix.

Le sujet traité sera: Le système d'éducation français convient-il mieux au peuple français que ne lui conviendrait le système américain? L'affirmative sera soutenue par M. John J. Collins, classe de 1904, et M. John F. Ward, du cours de Droit; la négative par M. Hiram W. Kostmay et M. Ralph C. Many, de la classe de 1904.

La décision sera donnée séance tenante par un comité composé de MM. W. O. Hart, Chas. G. Gill et Dr Félix Larue; et la médaille décernée par un comité composé des Pères Fortier, Souchon et Saunders.

THEATRES.

ST. CHARLES OPERA HOUSE.

Encore quatre représentations à l'Orpheum, et tous les artistes qui s'y font applaudir depuis bientôt huit jours nous quitteront pour continuer leur tournée. Miss Mabel McKinley, Miss Nirvana, Miss Amoros, Gardner, Dyllin, Wilson, Heloise, Eckert, Berg, composent une troupe dans laquelle les talents sont divers et bien personnels.

GRAND OPERA HOUSE.

La haute comédie, un peu genre mélodrame, "Why Women Sin?" fait recette tous les soirs au Grand. La pièce a porté dès sa première représentation.

CHEVREY.

Notre public passe aisément du grave au plaisant. Si la semaine dernière il a goûté un drame ou une œuvre quelconque peu sérieuse dont les scènes violentes l'ont remué ému, la semaine suivante on le voit aller demander à cette même scène des sensations moins fortes faisant vibrer chez lui d'autres cordes; ça le repose.

Au Crescent, "A Girl from Dixie" a fait rire toute la semaine.

TULANE.

La troupe de l'Empire Theatre de New York n'aura pas lieu de se plaindre de notre parterre; elle en aura reçu l'accueil le plus flatteur. "Whitewashing Julia" est une comédie gaie qui dissipe les rides, l'austérité des fronts.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES.

Séance de cabinet à Washington.

Washington, 8 avril.—La séance entière du cabinet a été pratiquement consacrée aujourd'hui à une discussion approfondie de la question de l'exclusion des Chinois.

La Chine a dénoncé le traité existant qui expire par limitation en décembre prochain. C'était l'espoir, sinon la conviction, de la Chine de négocier un traité plus favorable que celui qui est actuellement en vigueur, mais il a été donné à entendre au gouvernement de Pékin qu'il est peu probable qu'un traité d'une nature plus favorable aux Chinois puisse être ratifié par le congrès.

La discussion d'aujourd'hui a démontré le fait que la situation est plongée dans le doute. Les membres du cabinet ne sont arrivés à aucune conclusion. En cas d'insuccès dans la négociation d'un nouveau traité, la loi Geary contre l'immigration chinoise serait remise en vigueur. Elle est beaucoup plus draconienne que le traité actuel.

Le général Kourapatkin.

St-Petersbourg, Russie, 8 avril.—Le général Kourapatkin est retourné à Liao Tung.

Mobilisation de la réserve de la Mer Noire.

St-Petersbourg, Russie, 8 avril.—La mobilisation des réserves de la flotte de la Mer Noire est rendue nécessaire par les troubles faits par l'envoi de matelots en Extrême-Orient.

On croit qu'une mobilisation sera ordonnée d'ici un mois pour la flotte de la Baltique.

Le bruit d'un revers des Russes sur le Yalou courant aujourd'hui à Paris est démenti sous bonne autorité.

Aucune dépêche officielle n'est arrivée aujourd'hui du théâtre de la guerre.

Intéressant rapport.

Londres, 8 avril.—La commission Moseley publie ce soir son rapport sur le système d'éducation américain. Il forme un volume illustré de quatre cent pages couvrant toutes les branches de l'éducation américaine. Il traite spécialement l'éducation manuelle, la coéducation et les conditions sanitaires et hygiéniques des établissements américains.

Des arrangements sont faits pour la distribution de l'ouvrage à tous ceux qui s'intéressent à l'éducation dans le Royaume Uni.

Les Juifs d'Odessa.

Odessa, Russie, 8 avril.—Les Juifs d'Odessa répandent des

journaux de Vienne et de Berlin contenant des correspondances d'après lesquelles les autorités encouragent l'agitation contre les Juifs dans le but de provoquer des désordres durant les fêtes de Pâques. Absolument rien ne peut motiver de pareilles allégations.

Les Anglais dans le Thibet.

Londres, 8 avril.—Une dépêche reçue ce soir à l'Indian Office apprend que l'infanterie du major MacDonald a rencontré dans une reconnaissance près de Kalapang trois cents Thibétains qui ont ouvert le feu. Il n'y a pas eu de perte de vie.

Confirmation de la signature du traité franco-anglais.

Paris, France, 8 avril.—Le "Temps" confirme ce soir la dépêche annonçant la signature du traité colonial franco-anglais aujourd'hui à Londres et dit: "L'ambassadeur Cambon, après avoir quitté le ministre des affaires étrangères Lansdowne, a télégraphié à M. Delcassé que l'accord était complet, excepté sur un point, qui a été réglé plus tard, et que les signatures avaient été apposées".

En outre des questions de l'Égypte, du Maroc et de Terre-Neuve l'accord règle les différends relatifs au Siam et à Madagascar, et, contrairement à toutes les prévisions, aux Nouvelles-Hébrides.

L'importance de ces questions fait de l'accord un triomphe diplomatique remarquable.

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES

D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Par an, 10 francs, port compris.

6 mois, 5 francs, port compris.

3 mois, 2 francs, port compris.

15 jours, 75 centimes, port compris.

5 jours, 35 centimes, port compris.

EDITION HEBDOMADAIRE

Par an, 10 francs, port compris.

6 mois, 5 francs, port compris.

3 mois, 2 francs, port compris.

15 jours, 75 centimes, port compris.

5 jours, 35 centimes, port compris.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition n'est comprise dans aucun des abonnements ci-dessus.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITEMENTS SUB EXPRES.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE.

VIII

GRANDE FAMILLE.

Suite.

—Eh, chérie, quel qu'il entreprenne, est-ce que nous ne se-

rens pas avec lui... toi surtout... qui le reconfortes encore mieux que moi, qui vendras bien partager ses travaux?... —Oh, oui, mère!

—Et comme cela, nous pourrions lui éviter beaucoup de peine, tout en lui laissant croire qu'il fait bien tout... Le bonheur de l'homme ne peut guère lui venir que de la femme, qui doit deviner comment il a besoin d'être heureux... Et que tu es gentille, toi ma mignonne, de n'avoir pas en un mot de regret pour notre petite fortune envolée, qui nous aurait permis de t'établir si tranquillement!... —Oh! mère!...

Gracieuse est un regard indigné. —M'aurais-tu donc jugée capable, même une seconde, d'une si vilaine pensée! Mais il me semble que je l'aimerais un peu plus, mon papa, presque il est malheureux! Et tu vas voir comme je vais l'égayer!

Elle était, du reste, puisque heureuse de ce malheur qui, si soudainement, allait les emporter à Paris, où un si gros morceau de son cœur était déjà. Et, dès cette matinée, elle commença ses préparatifs.

Mais un gros morceau de son cœur était aussi de l'autre côté de la rade de Brest. Et sa petite sœur se serrait à l'idée qu'elle allait s'y rendre et "leur" mentir pour la première fois de sa vie. Toutefois une grande fierté lui

était venue, comme à son père: c'était pour son orgueil à elle, autant que pour celui de Le Boutu, qu'elle ne leur dirait pas une parole de leur raine, telle qu'elle était certaine que ses amies voudraient y porter immédiatement remède.

Et elle préparait déjà de belles phrases sur le désir tout naturel qu'avait un homme comme son père d'agrandir le domaine de ses affaires, de le transporter dans la capitale de son pays.

Mais, comme cela la gênait, tout de même, de mentir, elle retardait au lendemain la visite qu'elle avait voulu leur faire, puis, un jour ne passa, puis un autre, puis le samedi où elle allait habituellement prendre sa leçon de piano avec madame Marjean.

Le Boutu s'en étonna, car c'était l'occasion tout indiquée de leur dire la nouvelle... —Sans doute, père; mais, tu vois, je suis déjà au milieu de tant de paquets!

—Alors, tu iras au Fret demain matin, petite; et nous irons te chercher, l'après-midi, pour faire son adieu, car je voudrais que nous partions dans le courant de la semaine. —Bien, père!

Et son visage n'indiqua que paix et confiance.

Mais quel serrement de cœur de se dire que le samedi de l'après-midi, elle n'aurait pas sa bonne journée dans cette belle propriété, qui lui avait toujours

fait l'effet d'un paradis, qu'elle ne jouerait pas à quatre mains avec Arlette, que madame Marjean ne la câblerait plus en lui demandant tous les détails des derniers jours.

Du moins, elle aurait encore une pleine matinée demain. Aussi, le lendemain, était elle toute frémissante d'affection pour ses amies, quand elle traversa la rade.

On l'avait laissée partir seule, comme plusieurs fois déjà. Et, à mesure que le bateau approchait de la terre, que la chère maison grandissait sur son fond de verdure, elle aurait voulu en voir les aires... Si souvent Arlette avait gneté son arrivée, puis, dès qu'elle distinguait sa silhouette sur le bateau, courait au débarcadère.

Mais rien ne lui apparut, aujourd'hui, ni sur la falaise, ni sur le débarcadère. Et elle commença à avoir une émotion désagréable, le pressentiment que cette matinée ne lui donnerait pas la douce émotion qu'elle en attendait.

Elle gravit, déjà fébrile, la côte raide qui menait à la propriété; et puisque son amie n'était pas venue au-devant d'elle au débarcadère, elle devait l'attendre sûrement sur le seuil de sa porte.

Or, elle était fermée, cette porte. Gracieuse dut sonner, et on mit assez longtemps à lui ouvrir.

—Est-ce que madame est souffrante?... ou mademoiselle? interrogea-t-elle, tout de suite. —Souffrante?... Ah, ben, ni l'une ni l'autre, répliqua rudement la servante.

Et, tout ahurie: —Mademoiselle n'a donc point regar la lettre de mademoiselle?... —Quelle lettre?... Et, Gracieuse, la voix étranglée. —Celle que mademoiselle a écrit à mademoiselle, hier au soir, quand elle a vu que mademoiselle ne venait pas... parce qu'on attendait mademoiselle comme toujours, le samedi. —C'est que je n'ai pas pu venir, au dernier moment... —Ben, mademoiselle aurait bien voulu voir mademoiselle, avant de partir... —Parties... Que me dites-vous?... Elles sont parties?... —Ce matin, à la première heure... et qu'elles avaient ben juste le temps de descendre au bateau... pour arriver au train de Saint-Malo, où qu'elles doivent prendre, qu'elles ont dit, le steamer pour Southampton... —Elles sont parties pour l'Angleterre?... bégaya Gracieuse. —En oui donc, puisque monsieur revient d'Amérique... et qu'il a écrit que ces dames s'en allaient passer quinze jours avec lui en Angleterre, qu'elles ont dit... et que mademoiselle l'a écrit à mademoiselle... même que mademoiselle a dit que ça

aurait été bien gentil si l'on avait eu le temps de s'arranger pour que mademoiselle s'en aille avec ces dames en Angleterre... Mais je vais faire à déjeuner à mademoiselle... puisque mademoiselle est venue au Fret... —Mère... merci, ma fille... Et Gracieuse courut à la servante.

—Je redescends bien vite, ma chère, pour avoir mes parents qui devaient venir aussi... —Oh! mademoiselle va sûrement trouver la lettre de mademoiselle chez elle; c'est moi-même qui l'ai mise à la boîte... —Mère... merci, ma fille... Et Gracieuse s'en fut, assez droite jusqu'au premier étage, mais chancelante.

C'était un incident tout simple, tout naturel, qui s'était déjà présenté une fois... Mais il lui semblait qu'elles auraient dû deviner, sentir que, justement aujourd'hui, elle aurait en un ardent besoin de leur tendresse... —Comment ne m'ont-elles pas envoyé une dépêche?... Je serais allée les embrasser à la gare. C'est que Arlette avait dû croire que sa lettre arriverait à temps.

—Et... et cela... —Oui, cela valait mieux qu'elle n'ait pas été avariée... Elle n'aurait peut-être manqué de courage, à la gare, aurait pu se trahir devant elles... Tandis qu'en leur écrivant,

elle serait plus forte... Et la séparation serait accomplie sans le déchirement des adieux.

X

LA FAMILLE.

"Ce sont des Parisiennes, sûrement!" Quand ces mots frappèrent l'oreille de Mlle Arlette, elle seerra un peu plus fort le bras de son cher papa, qui la conduisait à leur petite table du Savoy-Hôtel, où, chaque soir, depuis une semaine, ils dînaient en grande toilette, selon l'usage anglais.

—Tu entends père, tu entends?... On nous prend pour des Parisiennes... et pas même pour toute seule... moi aussi, puisqu'on a dit: "ce sont..." —Moi, la petite provinciale, qui n'ai presque jamais quitté ma Bretagne... qui ne l'ai jamais vu, ce Paris, où tu habites toi, et... et où tu ne me mènes jamais, dis!

C'était avec ses trop longues absences, l'unique reproche qu'elle jamais mérité de son père chéri, qui, surtout depuis son retour d'Amérique, avait pour Arlette des gâteries, des galanteries d'amoureux.

Ainsi, c'est toujours à elle qu'il offrait le bras pour la mener à table, et, très aimant, il acceptait que ce fût elle qui l'ac-